



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

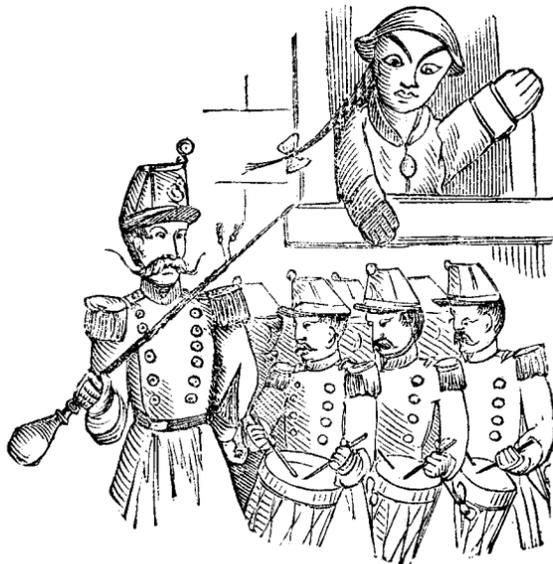
	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

Pour la Correspondance :

BOITE A LYON
RUE DE CONDÉ, 39.

GUIGNOL et le nouveau projet de loi

Oh! oh! les gones, faut que j'vous débouline comme j'sis ben aise et rempli de satisfaction de joie, du depuis que tous nos sordats militaires n'ont été z'évités à se passer de revue au Grand-Camp c'te semaine. Vous y étiez ben les gones! C'était ça qu'était che-nuret et canant à voir! Je vas vous japiller ça pour de bon. J'étais n'entrain de ronfler à flanc de mon petit fenon que vous connaissez ben tous; vous savez ben, la Madelon: quand à la piquette du jour, j'entends un boulevard de tambours, de trompettes, de cymbales, de z'orgues de barbarie, de vieilles, que vous



roucoulaient de z'airs en passant sous mon ateyer, qu'étaient si tellement sentimentables, que la Madelon n'en quinchait comme quand je ly fais de remontrances avé mon picarlat. Je veux pas dire que moi, ça me retournait pas la bredouillette, mais j'sis Yonnais, moi, je connais la musique, et quand je l'entends, au-lieu de beugler je chahutte tout de suite, nom de nom. Eh ben! les gones! vous savez pas quoi c'était? C'étaient tous nos frangins militaires, ces vieux t'amis, que n'allaient à la grande revue. Oh! pour le coup, j'ai plus pu y tenir. J'saute à bas de mon pucier, je secoue mes bardanes, et n'empogne mes grollons, je me mets n'à courir après tous nos bons zigues qu'étaient

déjà à l'ouvrage avant moi. J'étais dans l'escayer quand la Madelon me débaroule dessus en m'donnant ma culotte que j' n'avais t'oubliée de mettre, tellement j'avais de joie d'entendre c'te musique. Alors tout de même j' n'ai été cavet. J'ai enfourché ma culotte et j' sis t'allé me



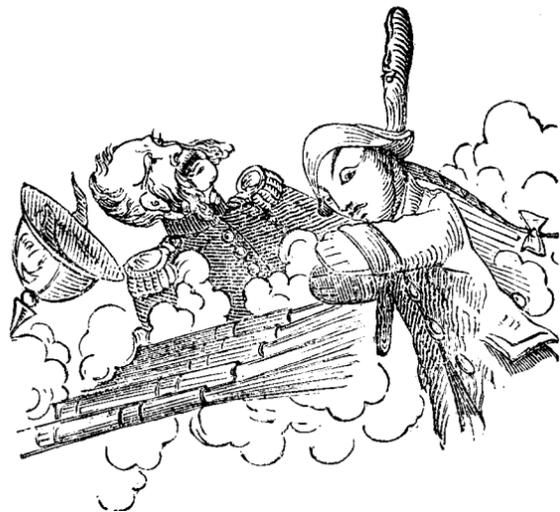
mettre sus les rangs. Ah! imaginez-voir, les gones, c'était n'épatant, tous les sordats français de Lyon n'y étiont, et que c'était pas de frime. Y z'étions tous les fils de leurs memans; et pis pas molasses, allez! Sages comme de petits saints Jean en plâtre. Y a de grands M'ssieurs que n'ont de décollations, de grands sabres, de galloneries sus le ventre, que leur z'y gueulent tout ça qu'y veulent; y n'ont pas fermé le portail que tout ce qu'y n'ont détrancané n'esse enlevé à la baïonnette.

Hein! j'savais ben que les Français de Lyon étiont tous de vrais sordats, que l'ont ben déjà prouvé et pour de bon. Oh! oui, pour de bon. C'est pas eusses que canent. Y piayent pas, mais y cognent tout de suite. Vous vous souvenez ben de tous ces pauvres t'amis, quand y z'étiont à Châteauneuf, ousque les Purschiens s'y fesiont si vieux qu'y ressembliant à de pommes tapées. Et pis à Nuits, nom d'un rat! c'était pas de bugnes que volaient dans l'air, ni de z'hannet'ns que vous rasiaient les mustaches, mais c'étaient ben de sacs de 100 kilios de plomb que vous défonçaient la bredouillette, que les vitres n'en claquaient comme les dents

de Bisquemal et de son grand t'ami Guimauve (mais pas le Guimauve Tell).

Vous savez ben, les gones, que j'y étai avé Gnafron. Y n'était arrivé caporal cerdonnier, et y m'avait mis sous sa protectance. Eh! ben, vrai, les gones! vous pouviez pas croire comme Gnafron n'était d'aplomb. C'est lui que canait pas; y te vous alignait des ranches de Purschiens, comme chez Mille il alligne les ranches de bouteilles!...

Moi, je sigrolais sus mes fumerons depis un grand mement; mais, quand j'ai vu mon vieux Gnafron, tranquille comme Baptiste, que démolissait ces grands marque-mal en chapeaux pointus, j'ne fais ni une ni deusse, j'empogne ma tavelle, je saute sur le casaquin d'un grand pillandre que commandait en gigaudant et que voulait tous nous petafiner, et qui fesiont les z'hardis pace qu'y z'étions dix contre n'un. Je le déclavette d'un coup de tavelle, et pis, eusses tous me débaroulet dessus, et y me tapent sus le coquelichon, nom d'un rat, que j'avais beau cogner, qu'y m'ont fait plus de cent trous de balles, et qu'après y m'ont lâché pace qu'y z'ont cru que je n'étais mort. Mais



que nous leur-z-y avons ben fait voir à Ville-vaisselle, à Mont-Braillard, et que si on te nous avait pas retien du à Ricourt, que nous allions n'à Brelin leur z'y tremper une soupe que le bullion n'aurait pas été clair. Y saviont ben ça, les borniclasses. Mais, bugiez pas, les gones! Y se rappellent ben quand même des Français de Lyon, qu'ont ben fait tout ce qu'ils ont pu pour defendre la meman Patrie.

Pauves frangins ! si y en a qui les ont mis de coin, c'est pas nous, te pas?

Pendant que j'arregardais l'ezarcice, y n'esse venu un m'sieur que n'avait un plumet sur son cantaloup, et que piayait, que piayait à s'en déclaveter la noyette du cou. Je savais pas ce qu'y vouliant dire. J' m'approche tout plan plan et j' renifle ce qu'y débobinait. Savez-vous quoi y disait, les gones? Y lisait le nouveau projet de loi. Ah ! c'te fois, vous n'en serez tous contents et tout requinqués à neuf. Té! apinchez et vitrez-moi ça. La plus chenuse, la plus canante et la plus lichante des nouvelles de loi.

Celle-là là, vous la trouverez juste, et plus juste que le balancier de la meman Justice. C'tte fois, les gones qu'auront de piastres, les bargeois, les porpiétaux, les negorcians, les marchands de melasse et de fromages seront n'obligés de faire comme les pauvres canezards et tout l'pauvre monde que ne doivent pas avoir d'aime pace qu'y n'ont pas de pecuniaiu, on pourra leur z'y dire c'tte fois pour de bon Négalité, Fraternité. N'y aura plus d'z'involontaires d'un an. Tous les Français s'ront sordats et sordats pour leur pays et non pas pace que leur pepa et leur grand s'ront venus au monde avant eusse. Au moins c'tte fois tous ces borniclasses qu'ont



une vitre dans les chassis que font les fa-reaux et que mettent de faux-cols, de man-chette et de chaussette, que vous arre-gardent le pauve pioupiou avé de z'airs de choses que fument, y s'ront n'obligés c'tte fois de n'exécuter la loi que nos cent vingt-sept députés, pas du côté droit, n'ont dé-trancané, pace que ce sont de mamis qu'ont ben l'envie de faire de la bonne ovrage, et velà ce qui y veulent. Reluquez-nous ça.

ART. 1^{er}. — Tout français qui n'est pas dé-claré malpropre pour le service militaire, fait partie de l'armée active pendant six ans, de l'armée territoriale pendant cinq ans, de la réserve de l'armée territoriale pendant six ans.

ART. 2. — Après la première et la se-conde année de service, les hommes justi-fiant d'une instruction et d'une éducation militaire suffisante pourront passer dans la réserve de l'armée active, après avoir subi un examen devant une commission présidée par le général de brigade et composée de un lieutenant-colonel, un chef de bataillon ou d'escadron, deux capitaines et deux lieutenants.

Le programme et les conditions seront ar-rêtés par décret rendu dans la forme des règlements d'administration publique.

ART. 3. — Les articles 53, 54, 55, 56, 57 et 58 de la loi dn 27 juillet 1872, re-lativement aux engagements conditionnels d'un an, sont et demeurent abrogés.

Eh ben ! les enfants, qu'en disez-vous, c'est-y pas vrai, trouvez-vous pas que nous serons c'tte fois tous de frangins, et que au moins ceux qu'auront le plus d'aime et qu'au-ront ben travayé, pourront s'escanner les premiers, et auront le droit de n'aller faire peter la miaille à leurs chenuses colombes que les attendent et que savent ben que si leur benjamin n'a tramé une bonne pièce au ré-giment sans n'y faire de bousillage ni de

z'impanissure, y seront bien sûrs que chez eusse y meneront leur Jacquart droit comme un i, et quand de petits miaillons viendront au monde, au moins les pepa et les meman ne fiageoleront pas de favette et n'auront pas besoin de s'esquinter pendant vingt ans pour leur faire un remplaçant.

Au moins, comme ça, on pourra pas dire que les lois sont pas de juste pour le pauve monde.

A l'incontraire, à présent on dira pas que la Republique c'est de la frime et qu'elle tiendra pas, pisqu'elle fait de choses si chenuses que nous n'ons jamais pu faire avec tous ces rois peterets que vouliant de sordats rien que pour eusse, pour leur z'y faire faire tous leurs caprices; mèmement y vou-liant que nos sordats leur servent de torche... chose, pour leur z'y tenir la tête et les trai-tiont comme de z'esclaves et comme de Jean-Fesse. Nous ons au moins trouvé une chenuse colombe qu'esse pas mollasse et que se laisse pas petafiner par tous ces cancornes et brin-gands, elle ne connaît qu'une chose : l'Égalité.

Vous la connaissez ben, les frangins, elle vous a ben déjà fait de z'œils, en *pange lingua*. Pas vrai, vous savez ben son nom ! Té, reluquez-la voir :



On la nomme RÉPUBLIQUE.

JEAN GUIGNOL.

DIALOGUES DES MORTS

A PROPOS DE NOTRE ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

La scène se passe aux Champs-Élysées.

Plusieurs peintres lyonnais se promènent en devisant de choses artistiques. Un nouvel arrivé dans l'empire des morts s'approche du groupe et salue respectueusement.

Chenu. — Chers confrères, je vous présente un ami, un artiste. Je l'ai connu sur la terre, dans notre cher Lyon. C'était un des plus brillants sujets de notre Ecole tant aimée. Ses débuts promettaient un maître. Hélas ! il est mort trop jeune pour sa gloire et celle de notre cité !

Hippolyte Flandrin. — Son nom ?...

Chenu. — Seignemartin.

Hippolyte Flandrin. — Sa fin prématurée doit causer sur terre de bien vifs regrets auxquels nous nous associons... Néanmoins, qu'il soit parmi nous le bien-venu !

Victor Orsel. — Vite, jeune homme, donnez-nous des nouvelles de ce qui nous touche le plus au cœur... Parlez-nous de Lyon et de ses artistes.

Seignemartin. — Vous le comprendrez, Messieurs et illustres maîtres, je ne puis parler qu'avec les plus

grands ménagements de confrères et d'amis qui furent mes rivaux et que je viens à peine de quitter... Qu'il me suffise, pour aujourd'hui, de dire, sans citer de noms, que Lyon compte toujours parmi ses enfants des peintres distingués, et que, si personne n'a pu encore prendre dans les arts le rang élevé que vous occupiez jadis, notre chère cité n'a pas dû néanmoins abdiquer la gloire artistique que vous lui avez donnée et dont elle est justement fière. Il existe à Lyon des peintres de talent; d'autres... ont un mérite plus contestable.

Saint-Jean. — Je comprends votre réserve. On a souvent accusé les artistes de se dénigrer entre eux. Ce défaut qu'on leur reproche est-il réel ? En tous cas, il doit disparaître après la mort... Parlez-nous donc de notre Ecole des Beaux-Arts à qui je dois tant et dont mon cœur a pieusement gardé un si doux souvenir.

Seignemartin. — Hélas ! Sur ce sujet je ne puis que trop librement m'étendre sans craindre d'être accusé, moi artiste, de médire des artistes... des vérita-bles artistes. L'Ecole lyonnaise des Beaux-Arts était dans un triste état quand j'ai quitté la terre.

Hippolyte Flandrin. — Comment... Son directeur, Monsieur Guichard, dont il m'a été parlé en termes si élogieux...

Chenu. — Oui, le père Guichard, comme nous l'appelions avec une affectueuse familiarité qui n'excluait pas le respect dû à l'honnête homme et à l'artiste de talent...

Seignemartin. — Monsieur Guichard n'est plus di-recteur de l'Ecole... Depuis son départ tout a été

bouleversé. Il faut vous dire que Lyon a été administré par un préfet grand ami du changement. Monsieur Ducros — son nom ne doit pas vous être inconnu — avait la manie des arrêtés. C'était chaque jour des mesures nouvelles toutes plus bizarres et plus malencontreuses les unes que les autres...

Victor Orsel. — Et ce Monsieur Ducros...

Seignemartin. — Il a eu, entre autres malheureuses pensées, celle de s'occuper de notre Ecole des Beaux-Arts, qu'il a complètement désorganisée. Sans souci de l'opinion publique, sans respect des droits acquis, sans motifs plausibles, il a révoqué d'honorables et excel-lents professeurs dont le seul tort était de ne lui point plaire... *Displicuit nasus.*

Chenu. — Louis Guy, Bonirotte, Girardon, Chaîne...

Seignemartin. — Révoqués... tous révoqués !... A la tête de l'Ecole, on a mis un fabricant de bonshommes en plâtre, sculpteur et industriel, fort avant dans les bonnes grâces de M. Ducros.

Hippolyte Flandrin. — Mais l'art... le grand art...

Seignemartin. — Il souffre naturellement de cet état de choses... Mais cela encourage le commerce des mar-chands de statuettes, de *figoures*, comme disent les Piémontais qui colportent leurs marchandises de café en café.

Saint-Jean. — Mais les élèves...

Seignemartin. — Ils ont fait des démarches qui n'ont pas abouti, signé des pétitions qui ont été rejetées. Du reste, hélas ! leur nombre a bien diminué.

Chenu. — Ils étaient près de trois cents...



PANTINS ET FICELLES

Pas plus tard qu'il y a deux jours, la République française — pas le journal qui porte ce nom — mais le gouvernement que la France s'est donné, il y a déjà quelques années, sans attendre la permission de MM. Paris, Franclieu et consorts, a reçu l'amour de billet doux que nous ne pouvons résister au plaisir de placer sous les yeux exercés des lecteurs de *Guignol*.

« Ma chère enfant,

« On a toujours calomnié les Bonaparte auprès de toi. Les Bonaparte t'ont cependant toujours portée dans leur cœur. Mon oncle était républicain... à Sainte-Hélène; Louis, mon cousin, était, d'après M. Duruy, l'homme le plus libéral de France; et, tel que tu me vois, ma chère petite République de 1876, je brûle du désir de me jeter à tes pieds adorés, pour les couvrir des plus chastes baisers.

« Seulement, voilà le malheur; chaque fois que, transporté par une passion, plus pure que la prière, je courbe l'échine pour me mettre dans cette noble posture, tu me regardes avec des yeux qui me découragent.

Il n'y a cependant que les princes comme moi pour faire ton bonheur. D'ailleurs tu fais bon accueil aux d'Orléans. Pourquoi ne veux-tu pas me recevoir? Sois ouverte, ma petite République, sois ouverte à tout le monde.

« Ouverte à tout le monde, c'est-à-dire aux Bonaparte. Tu es brebis, c'est vrai, mais nous ne sommes pas aussi loups qu'on s'est plu à le dire, et tu verras que tu n'aurais jamais à te plaindre de moi.

« Signé : le prince qui t'aime, plus que Cora Pearl,

« Jérôme NAPOLEON. »

Un heureux hasard nous permet de placer en même

temps sous les yeux des vingt mille lecteurs de *Guignol*, la courte réponse suivante : |

« A Monsieur le prince Jérôme Napoléon Bonaparte, député d'Ajaccio.

« Connu, beau masque! La brebis a toujours horriblement peur des loups, et, jusqu'à ce qu'on ait réussi à trouver la quadrature du cercle ou à faire d'un Bonaparte un honnête homme, il est inutile de passer comme cela sous ma fenêtre, en jetant des cailloux dans mes rideaux.

« Quand tu m'auras rendu Metz, l'Alsace et la Lorraine, quand tu m'auras remboursé les dix milliards que m'ont coûté la guerre, sans parler des millions que m'ont coûté tes maîtresses, quand tu m'auras payé le loyer du Palais-Royal dont tu as habité le premier étage pendant près de vingt années sans jamais seulement avoir donné un pourboire au concierge, quand tu m'auras prouvé que tu n'as retiré que des avanies du coup d'Etat, et que le Deux-Décembre t'a fait manger de l'argent, je consentirai à t'ouvrir mes salons, où je ne reçois que du monde excessivement comme il faut.

« Jusque-là, mon garçon, bois du coco et brosse-toi le ventre... Ma porte te sera fermée.

« Signé : LA RÉPUBLIQUE. »

Pour copie conforme :
CLAUQUE-POSSE.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ

A la revue de dimanche, on regrettait que le général Février ne fût pas déguisé en Mars.

Un fabricant de fleurs fait paraître depuis plus d'un an, dans un journal réactionnaire, l'annonce suivante :

« On demande des ouvrières fleuristes, rosières. »

Il n'a pas encore trouvé.

Dialogue à propos de l'exposition de Philadelphie :

— Mon cher, vous, un inventeur de machines, pourquoi n'exposez-vous pas ?

— Je vais vous dire... la cherté des locaux motive mon abstention.

Extrait d'un prospectus :

« Ma maison se recommande à votre confiance par l'époque de sa création, en 1830. »

Si l'antiquité est un titre de « recommandation, » à ce compte le mouchoir du père Adam se recommande à toutes les personnes bien nées.

PÈRE COQUARD.

GANDOISES DE LA SEMAINE

Il y a temps pour tout. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de blague et de s'amuser en société; puis de s'endormir sur les deux oreilles et les poings fermés; le péril social a fait plus que de menacer: le gueusard a frappé!

Un décret gouvernemental vient d'immoler une noble victime sur l'autel du radicalisme: le papa Chaurand n'est plus maire de Saint-Genis-Laval. La fameuse écharpe tricolore, dont on ne voyait que le blanc, quand il l'exhibait en public, est désormais sans emploi. Elle pourrait convenir à un maire qui n'en voudrait utiliser que le bleu et le rouge. C'est un avis que je suis heureux de donner aux nouveaux élus de ce démagogues qui a nom de M. de Marcère...

On aura beau dire, mais c'est raide pour une illustration de l'importance de M. Chaurand, qui n'a jamais été franc-maçon, même par curiosité, mais qui a été — que dis-je? — qui est un des plus fougueux serveurs du *Syllabus*, de se voir remplacé dans les dernières fonctions qu'il occupait, par un Israélite. Voilà ce que l'on peut appeler un signe des temps. Où allons-nous, mes amis; où allons-nous? Je me le demande!!

Après avoir été député, après avoir occupé le monde par l'excentricité de ses propositions, après avoir été maire et maître de son village; après avoir figuré, sans succès, il est vrai — sur une liste de sénateurs inamovibles, retomber dans le néant, c'est guignolant.

Cependant, il reste à M. Chaurand dit l'Aimable, deux choses qu'on ne lui ôtera pas: sa baronnie assise sur les brouillards du Tibre et sa plaquette de Saint-Grégoire-le-Grand, le tout venant de Rome.

Ce n'est pas le diable, mais le sage se contente de peu, et, l'humilité chrétienne aidant, le papa Chaurand ne peut manquer de se trouver des mieux lotés parmi les heureux de ce monde.

Je consens à devenir membre des associations connues sous le nom de cercles catholiques, et à n'en pas manquer un sermon, si je sais, même si seulement j'en doute, des usages auxquels on arrive à employer la vapeur.

Trop Lyonnais pour n'aller pas visiter mon vieux quartier de la Croix-Rousse, surtout quand il est en fête, j'ai été hier à la vogue des Tapis. — Vous savez bien, cette vogue que M. Ducros n'aimait pas, — j'y

Seignemartin. — A peine sont-ils maintenant soixante-cinq. Pour donner le change, on a bien essayé d'établir un dénombrement fantaisiste... Afin d'arriver à un chiffre respectable, on comptait les élèves par le nombre de cours que suivait chacun d'eux; ainsi tel élève figurait jusqu'à cinq fois dans le tableau...

Victor Orsel. — Comme les figurants de théâtre que l'on fait passer et repasser sur la scène...

Seignemartin. — Exactement... Seulement le Conseil municipal s'est aperçu de la chose et le conseiller-rapporteur s'est fâché tout rouge... Ainsi les élèves désertent l'Ecole lyonnaise; la classe d'esthétique que l'on a récemment créée, afin de donner une chaire au fils du directeur, n'a pas le don de les retenir.

Hippolyte Flandrin. — Ah! les élèves lyonnais ont une classe d'esthétique... C'est une belle science dont l'enseignement exige un habile et érudit professeur...

Chenu. — Comme Taine ou Charles Blanc...

Seignemartin. — Le professeur de l'Ecole lyonnaise déclare qu'il ne saurait partager les idées de ces maîtres qui sont pour lui des révolutionnaires et des mécréants. Cependant, à vrai dire, il lit beaucoup en classe les ouvrages de Charles Blanc. Cette lecture, avec l'explication de l'histoire sainte, constitue même à peu près tout son enseignement... Bref, malgré la création de la classe d'esthétique, les élèves se plaignent, particulièrement les élèves de la section de peinture... Divers faits se sont passés qui les ont fort mécontents.

Saint-Jean. — Mais les règlements ne sont-ils pas là pour que justice soit faite à chacun ?

Seignemartin. — Oh! les règlements, on les modifie quand on ne peut les tourner... Ne m'a-t-on pas raconté qu'un élève peintre, ayant obtenu un premier prix, avait dû, sur l'ordre du directeur, rendre ce prix pour qu'il fût donné à un autre?... Le directeur n'aime pas la peinture. « Avec la peinture, on crève de faim, a-t-il coutume de dire. Faites de la sculpture, c'est-à-dire de l'ornement, et vous gagnerez des sous. »

Victor Orsel. — Singulier moyen pour encourager les artistes et développer les vocations!

Seignemartin. — L'atelier de peinture, au palais Saint-Pierre, a été très-amointri par suite de l'extension de la galerie des animaux empaillés. Le directeur de l'Ecole a trouvé la chose excellente et toute naturelle. « Si cela continue, disent les élèves, nous devons travailler dans le ventre de la baleine. »

Hippolyte Flandrin. — Hélas! je le vois; la peinture est sacrifiée. Et la sculpture?...

Seignemartin. — On s'en occupe davantage... mais d'une certaine façon... au point de vue de l'art industriel principalement. Qu'un modèle prenne certaines poses: « Rentrez les bras; rentrez les jambes! s'écrie le directeur-professeur; la statue ainsi faite ne vaudrait rien pour l'emballage! »

Chenu. — Précaution d'un homme bien avisé... L'art au point de vue de l'emballage!... Si les élèves adoptent ces principes artistiques, ils iront loin...

Seignemartin. — On travaillera pour l'exportation

ou pour les marchands qui tiennent boutique de statuettes sur la colline de Fourvières.

Victor Orsel. — Parlez-nous de la statue de Bourgelat qui — à ce que m'a dit un Lyonnais tout récemment arrivé ici — vient d'être inaugurée à l'Ecole vétérinaire... Est-il vrai que ce pauvre Bourgelat soit étrié à tel point, que Bonassieux, le célèbre artiste parisien, ait pu dire en voyant la statue: « On pourrait bien l'arranger s'il y avait de la matière en trop; malheureusement c'est le défaut contraire. »

Seignemartin. — Ce propos m'a en effet été répété à moi aussi; mais je n'ai pas vu la statue. J'étais déjà mort quand on l'a inaugurée... D'ailleurs, je me suis promis de ne critiquer aucun artiste ni aucune œuvre. J'ai seulement voulu vous parler de l'état actuel de notre Ecole lyonnaise des Beaux-Arts, et c'est avec un vif regret que j'en ai dû constater la décadence.

Victor Orsel. — C'est un grand malheur.

Chenu. — Rien ne saurait m'affliger davantage.

Hippolyte Flandrin. — Faudra-t-il que notre cher Lyon voie s'éclipser sa gloire artistique ?

Saint-Jean. — Non... j'ai foi en nos compatriotes. Mais, hélas! combien de temps durera le présent état de choses ?

Seignemartin. — Espérons que, M. Ducros parti, les fautes commises par lui seront réparées au plus tôt. Il y va des plus chers intérêts de la cité lyonnaise.

CORS ET MUNETTES

Aux élections législatives de dimanche dernier, sept INVALIDES, appartenant tous aux divers partis monarchistes, ont échoué devant le suffrage universel qui leur a préféré des candidats républicains.

Le Journal de Guignol illustré a eu la bonne fortune de se procurer un album où se trouvent, sous les signatures de ces messieurs que leur infortune rend aujourd'hui célèbres, d'ingénieuses pensées exprimées soit en prose, soit en vers.

* * *

Melle (Deux-Sèvres).

En me repoussant, le suffrage universel m'a fait des loisirs. Je me retire des affaires et à la campagne. Je sais un endroit délicieux où j'ai vu jadis, sous la conduite d'une aimable bergère, bondir gracieusement un troupeau de chèvres.

Je veux passer ma vie entière
Où ce joli troupeau paissait,
Car ma consolation, c'est
D'être...

AYMÉ DE LA CHEVRIÈRE.

* * *

Dax (Landes).

Dure fatalité! Revers électoraux!
Je suis, hélas! battu de tous points...

CARDENAUX.

* * *

Orthez (Basses-Pyrénées).

Je suis robuste comme un chêne; mais, après avoir été invalidé et non réélu, je ne puis plus, hélas! me dire un chêne... liège, puisque j'ai coulé à fond.

Je suis tout simplement et resterai un...

CHESNE...LONG (à se consoler).

* * *

Loudéac (Côtes-du-Nord).

Je n'ai pu me servir de la manœuvre habile
Qui jadis me rendit l'élection facile;
Sur mes agissements l'opinion veillait
Si bien que cette fois j'ai succombé...

VEILLET.

* * *

Thonon (Haute-Savoie).

Hélas! si mon préfet n'eût pas manqué de poigne,
Ma réélection n'eût pas manqué...

DE BOIGNE

* * *

Angers (Maine-et-Loire).

Je viens de faire la culbute...
M'étais-je donc mal préparé
Au combat? — Sur l'art de la lutte
Je me croyais bien mieux...

FAIRÉ.

* * *

Le Puy (Haute-Loire).

En engageant la lutte électorale
Fier, je prenais mes rivaux en pitié;
Quand je disais: ma force est sans égale,
Je me trompais sur elle de moitié.
Je me croyais aussi fort qu'un Hercule
— S'appelât-il Bibus ou don Ramon! —
En succombant j'ai vu mon ridicule...
A peine, hélas! suis-je un...

DE MIRAMON.

Pour copie conforme:

CADET.

Dimanche dernier il s'est passé un fait inouï, M. le baron Chaurand (de la cour de Rome, côté du Vatican), ancien député, ancien futur sénateur, contempteur des pompiers, maire de Saint-Genis-Laval, rosière municipale, grand vidame, etc., etc., propulseur de toutes les lois interdisant le travail le dimanche, a été vu en voiture, rue Lafond, se rendant à la revue qui venait d'avoir lieu au GrandCamp, M. le baron conduisait lui-même son cheval et un DIMANCHE.

En présence d'une telle énormité, nous sommes allés aux renseignements et nous avons appris que le baron était parfaitement en règle avec la casuistique; il peut conduire lui-même le dimanche, mais il ne peut pas, sans se mettre en contravention avec le ciel, faire conduire par son domestique qui doit se reposer ce jour-là.

Allons, tant mieux! nous étions profondément inquiets sur le salut du baron, espérons qu'avant peu, le cheval lui-même se reposera, et que nous verrons repasser monsieur le baron, rue Lafont, traînant lui-même sa voiture.

Amen.

GNAFRON.



PAROLES ET MUSIQUE

On serait fort empêché de trouver, dans quelque ville que ce soit, un public qui aime plus le théâtre que le public lyonnais, et qui soit autant que lui disposé à tenir compte des efforts que l'on fait pour lui plaire.

Nous avons pour preuve de cette vérité ce qui se passe chaque jour aux Variétés et au Gymnase et ce qui arrivait au théâtre Bellecour, dont la destruction a été si fâcheuse pour nos plaisirs.

Avec de l'intelligence, du goût et du travail, les directeurs sont assurés du succès. C'est parce que ces trois qualités maîtresses ont manqué à la direction de notre première scène, que nous avons eu à enregistrer une dernière saison déplorable.

Garanti contre les mauvaises chances par une subvention phénoménale, M. Senterre n'a jamais eu d'autre préoccupation que de diminuer chaque jour la somme de ses frais; il a eu des chanteuses qui faisaient rire, il a supprimé les meilleurs de ses choristes et une partie des coryphées de son ballet.

Son répertoire, si peu important qu'il ait été, n'a jamais marché sans anicroche, et il est arrivé à la fin de l'année, marchant cahin-caha, et mécontentant tout le monde.

M. Senterre loue sa salle à un artiste qui monte un drame dans de très heureuses conditions et fait une belle mise en scène; le jour même le public reprend le chemin du théâtre, et l'on y fait des recettes sérieuses à la satisfaction générale.

Il y a foule pour applaudir *Marceau*.

Plus que jamais, nous faisons des vœux pour que M. Senterre retourne prendre la direction de la scène de Lorient et que les sardines lui soient légères. Qui que ce soit qui le remplace, nous aurons certainement mieux que ce qu'il nous a donné.

Les renseignements que nous avons sur les artistes qu'il vient d'engager, permettent de craindre que l'avenir soit à la hauteur du passé.

Triste! triste!

ARGUS.

PRÉDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE

Il n'y aura pas un seul procès de presse: les journalistes eux-mêmes en seront vexés. Ceux qui n'ont pas de cautionnement s'empresseront d'en verser un; les radicaux mettront les romances de M^{me} Deshoulières en feuilleton, et la *Décentralisation* ne dira d'injures à personne.

X

L'Administration prendra des mesures pour que les travaux de construction de la Faculté de Médecine soient poussés avec plus de vigueur que ceux du théâtre des Célestins. On assure que la direction de ces travaux sera confiée à un architecte qui ne sache pas seulement dessiner, mais qui possède quelque expérience pour garantir la bonne exécution de ses projets.

X

M. Buffet entrera à la Grande-Chartreuse pour y finir ses jours.

Subitement éclairé sur les beautés de sa politique, il adressera au peuple français une proclamation qui contiendra des excuses.

Faute de mieux, le peuple se contentera de ces excuses, ce qui ne réchauffera ni ne refroidira la température.

PICK-NICK.

Le Gérant, THEULE.